

— Vous voulez savoir ce que je suis ? Il y a bien longtemps, voilà ce qu'un sage répondit à cette question : “ Je suis tout ce que j'ai été. ” Peut-être voulait-il dire par là qu'on n'est jamais uniquement ce qu'on croit être ou ce que les autres croient qu'on est à un moment donné. On est tout ce qu'on a été. En ce qui me concerne, j'ai été élève, journalier, facteur, entrepreneur, portefaix dans un moulin, garde-frontière, étudiant, amant, mari, nationaliste, antinationaliste, cosmopolite, antic cosmopolite, déserteur, réfugié... Et bien d'autres choses encore. Alors que suis-je à présent ?

La dame boulotte aux yeux ensommeillés assise entre Simon et Zénon souleva les paupières :

— Vous êtes étranger ?

Un malheureux — ou heureux, c'est selon — concours de circonstances avait voulu que ce soir-là, quelques jours avant Noël, le jour de la fête de Zénon, je me trouve au Club, le local attitré de Zénon, avec les commensaux habituels de Zénon, déjà un peu éméché par le lourd vin rouge, abruti par la fumée de cigarettes et la musique assourdissante d'un orchestre de jazz qui hurlait en gesticulant dans un coin. En fait, c'est Zénon qui m'avait invité au Club, bien que je n'eusse guère envie de sortir, en réalité je n'avais envie de rien. Quelque chose m'avait attiré là, une vague intention de faire quelque chose pour Diogène et peut-être aussi pour moi. Toutes les demi-heures, je regardais vers la sortie en haut de l'escalier, mais je n'avais pas assez d'énergie pour me lever et partir. Au lieu de cela, je faisais semblant de m'intéresser à la compagnie réunie auprès du bar.

Mais je n'y voyais que des étudiants braillards, de jolies filles qui gloussaient, et des journalistes à moitié soûls, à l'air désabusé, que leur renommée régionale condamnait à être d'éternels provinciaux ; avec l'air important de ceux qui savent tout, ils parlaient presque avec mépris et, précisément pour cette raison, sans détours et avec une envie malade des journaux de la capitale et des secrets de leurs salles de rédaction. Le Club était le lieu de réunion favori de la classe intellectuelle moyenne, et Zénon affirmait avec une fervente conviction qu'il était surtout fréquenté par la crème des intellectuels de la ville. La vérité était que dans la ville il n'y avait pas de classe intellectuelle digne de ce nom, en revanche les quelques intellectuels que la capitale n'avait pas encore engloutis et qui se cachaient certainement quelque part étaient contents s'ils pouvaient de temps en temps trouver un petit boulot, ou s'ils parvenaient à payer la quittance d'électricité du mois précédent, et ceux-là ne gaspillaient pas leurs maigres ressources dans les bars ouverts la nuit. Mais ceux qui fréquentaient le Club s'étaient fait un plaisir de reprendre à leur compte la conviction générale qu'ils représentaient l'élite. Ce qui pouvait se comprendre, si on considère que c'est eux qui formaient l'opinion publique.

— Mon ami est émigrant, dit Zénon à la femme boulotte, puis il me considéra d'un regard vitreux dû au vin et aux séquelles de la dernière épidémie de grippe :

— Explique donc à ces pauvres mortels comment on devient émigrant.

Je jetai de nouveau un œil vers la sortie, mais je ne bougeai pas.

Je restai à ma place, buvant, écoutant Simon parler des races mentales, tout en pensant à Diogène ou à Anna, ou en fixant simplement devant moi la nappe à carreaux, le verre de vin, le vide...

*

J'avais fait la connaissance de Diogène quelques semaines après que nous eûmes emménagé dans un nouveau logement.

Plus exactement après que la locataire qui nous sous-louait l'ancien eut conservé pour elle l'aide matérielle assez conséquente, sans être considérable, que la municipalité nous versait

par son intermédiaire. Nous avons alors donné notre congé — par défi, par vengeance ou furieux de notre impuissance ? — et emménagé dans un autre appartement à la périphérie de la ville, à quelques maisons du bout du monde, comme le disait Anna, ma femme, et nous avons décidé que nous y serions très bien. En fait, l'argent qui aurait dû nous revenir et dont Mme K., notre précédente logeuse, nous avait privés d'un geste si élégant — bien qu'à peine compatible avec son manteau de fourrure et ses simagrées de petite-bourgeoise — n'aurait pas radicalement changé notre situation, mais nous aurions pu abandonner pour un temps les habitudes végétariennes que l'incertitude de nos moyens d'existence nous avait fait adopter, et pendant quelques semaines nous aurions eu de la viande dans nos assiettes.

Non seulement le nouveau logement se trouvait à quelques pas du bout du monde, comme ma femme en fit immédiatement l'observation, mais il correspondait aussi tout à fait à l'atmosphère dans laquelle nous végétons depuis quelques années, d'où nous ne regardions le monde extérieur que très rarement et avec prudence, en nous efforçant de ne pas sortir la tête du morne brouillard " tout-nous-est-égal ", où une fin du monde, une catastrophe générale, un déluge exterminateur ou une guerre nucléaire n'auraient pu nous apporter que du bien. Ou au moins un changement. Pendant cette période, nous pouvions passer des heures à disséquer notre passé, à chercher la raison pour laquelle notre vie était devenue ce qu'elle était. Enveloppés de plaid dans l'appartement mal chauffé, nous méditons et gémissions sur notre sort. Anna était encore sûre que nous pourrions revenir chez nous. Moi plus tellement. Et à vrai dire, cela me préoccupait de moins en moins.

— Et si nous rentrons chez nous, un jour, Dieu sait quand, que ferons-nous ? Ce n'est plus de zéro qu'il faudra repartir, mais de moins quelque chose.

— Et ici, ce n'est pas le cas ? demandait-elle. Et bien sûr elle avait raison. Il était indéniable — et les derniers temps, au cours de nos discussions, elle me le reprochait carrément — que c'était Anna qui avait le plus perdu en quittant le pays. Elle avait laissé son poste de maître assistant, son avenir, sa carrière. Comme j'exerçais une profession libérale, le fait d'être lié à un endroit n'était pas pour moi une condition essentielle d'existence. J'étais comme une fleur en pot qui vit là où on la pose.

En fait, nos malheurs ne commencèrent pas tout de suite après que nous eûmes passé la frontière avec nos valises en laissant derrière nous tout ce qui comptait pour nous, maison, travail, amis, parents, puisque pendant près d'un an nous n'eûmes même pas le temps de réfléchir aux choses essentielles. Quand nous fûmes quelque peu apaisés, résignés à l'inéluctable, notre petite fille naquit, et nous aurions pu recommencer à vivre ; alors, d'une manière progressive mais inexorable, il devint de plus en plus clair que si nous avions peut-être échappé à la guerre, nous étions retombés dans un autre piège. Le piège d'une situation sans issue. Tant que nous attendions notre bébé, nous avions encore presque confiance en l'avenir, comme si l'enfant que ma femme portait allait créer pour nous un monde nouveau.

Le jour de la naissance de notre petite fille, le médecin me fit venir dans son bureau.

— Je ne peux malheureusement pas vous donner de bonnes nouvelles, dit-il en murmurant presque, comme s'il devait m'avouer un péché. L'accouchement a été difficile, mais c'est terminé. Votre femme va bien. En revanche, nous avons diagnostiqué une grave malformation cardiaque chez votre petite fille.

Je fus envahi d'une vague de chaleur partie de l'arrière de mon crâne.

— D'après les examens, nous nous trouvons en présence d'une communication interventriculaire à laquelle une opération permet de remédier dans la plupart des cas. Mais dans le cas présent, je pense malheureusement que ce n'est pas possible. Le trou est très important. D'ici que l'enfant atteigne l'âge où elle pourrait supporter une opération du cœur, la pression du sang dans les vaisseaux aura endommagé les capillaires des poumons au point qu'il sera impossible d'opérer...

Je ne comprenais encore rien, sinon qu'il se passait de nouveau quelque chose

d'épouvantable autour de nous, et que j'avais terriblement chaud.

— Et qu'est-ce que cela signifie ?...

— Que votre enfant doit vivre avec cette maladie. Des années, peut-être des dizaines d'années. Nous ne pouvons malheureusement pas faire de pronostic. Il n'y a pas de statistiques, chaque cas est différent. Il est peut-être possible de maintenir une certaine stabilité avec une bonne surveillance et des médicaments. Mais je vous conseille de vous préparer à toute éventualité. Et pensez peut-être à un autre enfant...

La chaleur disparaissait lentement, mais elle ne laissait rien derrière elle.

— Comment voulez-vous que je pense à un autre enfant quand je n'avais même pas assez de temps pour celui-ci ?...

Il haussa les épaules, peu soucieux d'engager la discussion avec un père qui ne voulait rien comprendre.

C'est moi qui mis Anna au courant. Elle était dans la salle de la maternité avec une vingtaine d'autres femmes. La petite était restée au service de soins intensifs, dans une couveuse, nous ne l'avions pas encore vue, et il nous aurait déjà fallu l'oublier.

— Cela ne fait rien, dit Anna. (On aurait dit que pendant neuf mois elle avait su qu'elle portait un enfant malade dans son sein.) C'est la mienne. La nôtre. Nous allons veiller sur elle et l'aimer.

Cependant, quand Anna obtint sa bourse, j'eus l'impression de rester tout seul. Elle sortit dans le monde, essaya de vivre à nouveau, mettant ainsi fin à notre isolement de trois ans. Mais moi, je restais. Le cocon de désespoir que j'avais tissé autour de moi semblait bien trop épais pour que je puisse le déchirer aussi aisément qu'elle. Anna partait le matin pour l'université, et ne rentrait la plupart du temps que le soir. Elle me trouvait souvent tel qu'elle m'avait laissé le matin.

— Tu pourrais faire quelque chose, disait-elle gentiment au début, puis de plus en plus fermement. Ce n'est pas une vie. Il faut que cela cesse. Qu'est-ce que tu attends, un miracle ? Tu pourrais au moins écrire.

Pourtant j'écrivais parfois, mais je ne voyais pas dans quel but. Pour qui ? Je crois qu'elle avait raison. J'attendais un miracle.

Il paraît que quand on attend quelque chose avec ferveur, quand on y croit vraiment, quand on est entièrement pénétré du désir de quelque chose, on le reçoit comme une manne, on le trouve soudain, ou au contraire c'est cette chose qui nous trouve, et on obtient ce qu'on a tant cherché, tant désiré, mais pas de la manière dont on l'aurait voulu — car en fin de compte, rien ne se passe dans la vie comme on l'imagine, pas même les événements les plus quotidiens, alors les miracles ! — et lorsqu'on a devant soi ce qu'on cherchait, on le regarde, et comme saint Thomas, on le touche encore et encore, alors on prend peur, parce qu'on n'y croyait plus tellement, on n'y croyait même plus du tout, et voilà que c'est devant nos yeux, et quand on est convaincu qu'on ne se trompe pas, qu'il faut maintenant y croire et agir même si jusque-là on ne le faisait pas, quand on serait enfin prêt à faire quelque chose, à entreprendre quelque chose, on reste là, immobile, parce qu'on ne fait que regarder, regarder ce miracle, et qu'on ne sait pas quoi en faire.

Le samedi, quand ma femme n'avait pas de cours à l'université et restait à la maison avec notre petit bout de fille, la journée était à moi. Ces jours-là, je n'écrivais pas, je ne lisais pas, je ne m'occupais pas de Samuel Kramer, l'étudiant voyageur du XVII^e siècle, ces jours-là, j'allais me promener.

Le quartier qui s'étendait devant la fenêtre de la cuisine de notre sous-location était pour la plupart de nos amis — y compris Zénon, qui pourtant ne manquait pas d'imagination — une véritable vallée de larmes, un désert, une désolation. De l'avis de nos amis empreints d'un optimisme pour le moins illimité, cette vue ôtait l'envie de vivre à tout homme qui, se levant le matin, devait boire sa première tasse de café devant un tel paysage.

Au-delà du minuscule terrain de jeux qui s'étendait jusqu'au remblai de la voie ferrée et qui le samedi était empli d'une troupe grouillante d'enfants crapahutant sur les tape-culs et suspendus dans la cage à écureuils métallique comme autant de grappes de raisin colorées, bref, au-delà de cette aire de jeux et du remblai de la voie ferrée, commençait un monde clôturé de grillage. Quelque chose qu'on pourrait décrire au mieux comme la combinaison d'une centrale électrique désaffectée, d'un cimetière de voitures et d'un ancien dépôt de trolleybus en ruine, envahie par l'herbe et la sétaire sauvage, mais dont la destination première est encore aujourd'hui un mystère à mes yeux. Un seul regard jeté par la fenêtre de notre quatrième étage sur cet espace désolé et misérable faisait inmanquablement penser, à condition de les connaître, à *Stalker*, le roman des frères Strugacski et le film de Tarkovski, à sa Zone, monde solitaire de l'abandon, de la destruction irrépressible. Des trolleys dépourvus de roues, brûlés, rongés par la rouille, des carcasses de voitures et de camions disséminées parmi les buissons se dressaient, abandonnés, tels les vestiges d'un cimetière d'éléphants, sous le ciel noir de suie qui, à cause de la cheminée d'une tuilerie proche, n'était jamais totalement clair, même par beau temps, mais continuellement embrumé d'un voile de smog, comme un œil frappé de cataracte. Et dans ce brouillard qui enveloppait le monde surtout à l'automne et en hiver, mais toujours avant la pluie, surgissaient des bâtiments à l'abandon avec leurs fenêtres brisées, leurs portes branlantes arrachées de leurs gonds, leurs volets détachés qui grinçaient sinistrement sous les coups de vent avant de claquer contre le mur. Au-dessus de ces bâtiments dénudés et délavés, une forêt de pylônes supportait des lignes électriques qui n'acheminaient plus de haute tension nulle part, mais restaient là, bras ouverts, avec leurs doigts de porcelaine immobiles, tels des géants maudits dont un sorcier maléfisant aurait figé la marche en leur jetant un sort.

En un mot : c'était un monde fascinant.